



Demain, vous serez mort

par

Mantelia

1. Sitten
2. Fuite et Fin



Sitten

Aloreuh, c'est un de mes seuls écrits fini pour de vrai, c'est extrêmement rare ces choses là ^^

Comme certains le remarqueront peut-être, je me suis quelque peu (hum) inspiré du personnage de ce cher Dr House pour créer celui de Tobias. Voilà pour l'inspiration.

Dites moi ce que vous en pensez, siouplaît, ça me ferait très beaucoup plaisir. (Et si vous repérez des fautes, ce dont je ne doute pas, n'hésitez pas à me les signaler, ça a été relu, mais on est jamais à l'abris.)

Bonne lecture (j'espère)

=)

- Monsieur... ? demanda la réceptionniste derrière son large bureau d'un blanc étincelant.

- Vicodine, Marc Vicodine.

- Vic... ?

- Vicodine. V. I. C. O. D. I. N. E.

Marc jeta un coup d'oeil au hall d'entrée pendant que la réceptionniste pianotait frénétiquement sur son clavier. Tout le hall était blanc ; la lumière crue persistait anormalement longtemps sur sa rétine. Une plante verte tarabiscoté semblait avoir été déposée là par erreur. Deux autres personnes patientaient au milieu de ce blanc éblouissant. Tous deux étaient installés dans les seuls sièges de la salle, de la même teinte que la porte toute proche d'eux : un rouge agressif ; à l'opposé de là où se tenait Marc. L'une des deux personnes était une jeune femme à l'air excentrique, habillée de couleurs vives, arborant une coiffure compliquée qui consistait en un chignon à l'équilibre fragile. Elle semblait sur le point de s'assoupir. à côté d'elle, un homme au regard vert perçant, à la coupe quelque peu négligée, la quarantaine passée, faisait tourner distraitemment un stylo dans sa main droite. Il croisa le regard de Marc lorsque celui de ce dernier se posa sur lui. Marc fronça les sourcils, perplexe, lorsque l'homme lui adressa un étrange sourire en coin chargé d'ironie.

- Voilà, monsieur Vicodine, fit la réceptionniste.

Marc sursauta et se retourna vers la jeune femme, arrachant son regard de l'autre homme. La réceptionniste lui tendait un badge plastifié aussi rouge que la porte derrière lui. *Marc Vicodine, n° 1000479* s'inscrivait en grosse lettres noires au milieu du badge. La réceptionniste lui sourit alors qu'il le prenait. Il était sûr qu'il lui plaisait. Il lui sourit en retour, s'imaginant en même temps seul et nu avec elle dans sa chambre. Son sourire s'élargissait progressivement. Elle lui signala qu'il devait maintenant prendre la porte rouge pour la suite.

- Merci, dit Marc alors que, dans sa tête, ils avaient un orgasme simultané.

Il accrocha le badge sur sa chemise, puis pivota pour se diriger vers la porte rouge. Alors qu'il avançait, il remarqua que l'homme au stylo ne le quittait pas des yeux. Arrivé devant la porte, juste à côté de l'homme, il lui jeta un regard interrogateur, presque offensif. Il ne s'attendait pas vraiment à ce que l'autre réponde, mais plutôt à ce qu'il détourne ses orbites scrutateurs. Ce qu'il ne fit pas. Il cessa de faire tourner son stylo et le rangea dans une poche de sa veste.

- Tobias Hughes, dit-il.

Marc allait répondre qu'il n'en avait strictement rien à faire, quand Hughes se remit à parler.

- Ce n'est pas parce que je peux lire votre nom sur votre poitrine que vous êtes autorisé à ne pas me répondre. C'est très impoli. Mais, étant donné qu'il paraît que je suis moi-même très impoli, je ne vous en tiendrais pas rigueur, monsieur Vicodine. à ce propos, très chouette nom... Un analgésique opiacé auquel des centaines de patients doivent être accros, vraiment, on peut dire que vous faites dans l'originalité.

- Effectivement, vous êtes très impoli, monsieur Hughes.



Marc ouvrit la porte et lança un vague "Bonne journée". Une fois encore, au grand déplaisir de Marc, la voix grave et légèrement éraillée de Tobias Hughes s'éleva.

- Regardez de l'autre côté de votre bad...

Marc avait refermé la porte avant que Hughes n'ait fini sa phrase. *Franchement agaçant*. Il n'appréciait pas du tout ce type. Il n'aimait pas les gens qui se mêlaient un peu trop des affaires des autres, et à l'évidence, cet homme en avait fait son passe-temps favori.

L'irritation qu'il avait senti croître en lui retomba soudain lorsqu'il prit conscience qu'il ne se trouvait plus dans un lieu ordinaire.

Marc fut d'abord frappé par le silence.

Un silence oppressant s'était abattu sur lui dès qu'il avait refermé la porte, un silence tellement profond qu'il pouvait percevoir les battements de son cœur résonné comme ceux d'un tambour coincé quelque part dans sa cage thoracique. *Claustrophobie* s'afficha en lettres lumineuses sur sa cornée. Une inspiration profonde et trois doses de self-control plus tard, une douce voix féminine annonçait à la cantonade de ses neurones que la promotion au rayon "Phobies" était terminée pour cause de rupture de stock.

Le couloir qui s'ouvrait devant Marc était plutôt sombre, seulement éclairé par quelques néons rouges et une grosse flèche blanche luisante tout au fond. Sur le côté gauche du couloir, des portes - toujours de ce même rouge brutal - s'alignaient à intervalles réguliers. Sur chacune d'elles, un numéro était inscrit. La première portait naturellement le numéro 1, et en faisant quelques pas, Marc put constater que les numéros allaient en augmentant. Il n'était pas tout à fait certain de ce qu'il devait faire ensuite. Son regard revint sur la première porte. Il se demandait s'il ne devait pas y entrer. Mais toutes les autres pouvaient également convenir. Et puis "1" c'était tellement banal... Est-ce que tout dépendait de la porte qu'il allait choisir ?

Au moment même où il décidait d'ouvrir la porte numéro 15, il capta un cliquetis en provenance de celle par laquelle il était entré. La tête de Tobias Hughes apparut à mi-hauteur. Il le regardait de son intense regard vert, toujours avec cette ironie qui titillait les nerfs de Marc. Hughes leva les yeux au ciel, avant de lui dire à nouveau de regarder derrière son badge.

- Pourquoi ?

- Faites-le.

Le ton de Hughes laissait entendre qu'il s'impatiait, comme s'il avait un quelconque droit d'autorité sur lui. Ce type était vraiment emmerdant. Marc décida de faire ce qu'il lui demandait pour qu'il le laisse tranquille. Il détacha nerveusement son badge rouge de sa chemise et le retourna. L'air incrédule, il cligna des paupières. *Porte 221* était inscrit.

- Comment vous... ?

Mais seul le claquement de la porte lui répondit. Marc laissa échapper un petit bruit dubitatif. Ce Hughes était un crétin, mais il devait admettre qu'il venait de lui rendre service. D'ailleurs la raison de cet acte lui échappait.

Il trouva la porte 221 à l'autre bout, là où le couloir se terminait par la flèche blanche et faisait un coude avec une seconde enfilade de portes écarlates. Aucun ornement ne venait troubler cet ensemble de précision absolue. Le choix décoratif était clairement minimaliste. La seule chose qui assurait bien à Marc qu'il avait réellement avancé était le 221 gravé en noir sur la porte. Subitement, il se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de rester chez lui aujourd'hui au lieu de venir ici. Il avait la sensation que quelque chose clochait dans cet endroit. Peut-être n'était-ce que le côté aseptisé qui lui tapait sur le système, ou bien Hughes. Quoiqu'il en soit, un malaise s'était infiltré en lui et s'y installait confortablement comme une tumeur prend ses quartiers au sein d'un organisme un peu trop accueillant.

Marc jeta un dernier coup d'oeil sur son badge par automatisme, avant de s'introduire dans la salle 221 et de découvrir enfin l'une de ces fameuses machines.

Il referma la porte et resta là, debout, sans un seul mouvement. Son esprit était lancé sur les rails de l'imagination sans qu'aucune gare ne soit en vue à l'horizon. Et puis, de toute manière, le train allait bien trop vite pour qu'il parvienne à l'arrêter, même avec le frein d'urgence.

Marc avait devant les yeux la machine qui allait lui prédire son avenir. Pas de câbles aux allures de serpents paresseux, pas de bras mécanique tels des pattes d'araignée atrocement démesurées, pas de vieux fauteuils de dentiste à l'assise défoncée. Il n'y avait là qu'un siège blanc. Encore. Du blanc. éclatant, éblouissant, irradiant d'une clarté insoutenable. Marc en avait presque mal à la tête. Cet endroit semblait réellement hors du temps, et même de l'espace.

ASSEYEZ-VOUS brillait en rouge sang dans le fond de la petite pièce immaculée. Cela lui fit l'impression d'un ordre qu'on lui aurait crié dans les oreilles.

- Pas tout de suite, souffla Marc. Laissez-moi un peu de temps.

Déjà, pourquoi je suis là ? Il ne savait plus très bien. *Un cadeau, oui, c'est ça, un cadeau... Non, non, c'était un ordre, une imprécation. Lydia.* Lydia lui avait jeté une de ses malédictions modernes. Elle lui avait prédit son avenir de *petit macho prétentieux imbu de lui-même vaguement mignon*, et elle y avait entreposé toute la rancœur et la douleur qu'il lui



inspirait. Des papillons aux ailes enduites de poison venant de ses jambes montèrent jusque dans son ventre. Il se laissa aller contre la porte rouge, ferma les yeux et resta ainsi quelques secondes, le temps de se vider la tête et de dompter les tourbillons rebelles. Il prenait lentement conscience de ce qu'impliquait la connaissance de son avenir. Il craignait plus que tout d'être déçu de lui-même, de ne pas se montrer à la hauteur de ses propres espérances et de réaliser la prophétie de Lydia. Marc savait que les machines de Sitten présentaient un taux d'erreur très faible lorsqu'il s'agissait d'une courte période comme la vie d'un homme et que, même si la société Sitten n'en était qu'à un stade expérimental en France, elle obéissait à des directives européennes draconiennes. *Du calme, tu ne vas pas mourir juste en t'essayant dans un siège.*

Alors seulement, il se redressa, arrangea le col de sa chemise, passa une main dans ses cheveux, et prit place dans ce foutu fauteuil blanc. Il n'allait tout de même pas se laisser impressionner par un vulgaire meuble. Marc laissa s'envoler les mortels papillons, avec un peu de la tension qui l'habitait accrochée à leurs ailes. Bon, il fallait le reconnaître, confortable. Il s'était parfaitement adapté aux contours de son corps. La matière ressemblait à de la mousse ultra-compacte dans laquelle il s'enfonçait légèrement.

Comme mon lit, mais en plus propre, eut-il le temps de penser avant se sentir une aiguille glacée s'insinuer dans son bras. Il eut le réflexe de vouloir s'extirper du fauteuil, mais seul son petit doigt répondit à l'injonction de son système nerveux. **VOUS ALLEZ DORMIR** annonça une inscription en surbrillance quelque part devant lui. Il ne parvenait plus à distinguer clairement son environnement. L'éclat quasi aveuglant du blanc s'évanouit en une fraction de seconde. Marc voulu cligner des yeux, mais il ne réussit qu'à les fermer, il lui fut impossible de soulever ses paupières à nouveau. Il allait dormir.

La dernière sensation dont il garda le souvenir avant que l'anesthésie ne soit complète fut celle, des plus désagréable, de deux pointes perçant ses lobes temporaux, une derrière chaque oreille. Il sut qu'il allait avoir extrêmement mal, mais qu'il n'en aurait ni le souvenir, ni même conscience.

~

- Monsieur ! Vous n'êtes pas autorisé à emprunter cette porte ! s'exclama la réceptionniste.

Tobias ressortit la tête de la porte rouge entrebâillée.

- Bien sûr, je suis désolé, dit-il en allant se rasseoir.

Il étendit ses jambes, s'enfonça dans son siège et plaça ses deux mains derrière son crâne. Il se mit alors à fixer intensément la jeune femme.

- En fait, je ne le suis pas du tout, mais je m'entraîne à paraître poli.

Malgré l'ironie, son timbre était imprégné d'une telle dureté qu'elle devait être inscrite dans son code génétique. La réceptionniste rajusta ses lunettes sur l'arrête de son nez afin de mieux rendre à Tobias son regard perçant.

- Que désirez-vous, monsieur ?

- Franchement, qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Le ton de la jeune femme devint presque aussi dur que celui de Tobias.

- Si vous ne voulez rien, sortez de cet établissement, monsieur.

Tobias haussa les sourcils, incrédule devant la mine grave de la réceptionniste. Il se leva et vint se planter devant elle, négligemment appuyé sur son bureau. Il put apprécier l'effet que produisit sur elle l'idée d'une confrontation imminente. Elle rajusta à nouveau ses lunettes, ce qui était totalement inutile. Sa main s'anima d'un léger frémissement. Ses lèvres se rétrécirent en une fine ligne pincée.

- Mathilde, n'est-ce pas ?

- Exact.

- Eh bien, ma chère Mathilde, je sais exactement ce que je veux, et je sais que je ne pourrais l'obtenir qu'ici.

Elle se para de son plus beau sourire artificiel, celui qui exprimait aussi l'aversion.

- Je vous écoute.

Tobias s'inclina imperceptiblement vers elle, appréciant la vue d'un oeil brillant.

- Je veux attendre.

- Attendez dehors, répliqua-t-elle.

- Il fait atrocement froid.

- Est-ce que vous avez vu "Refuge pour sans-abris" inscrit au dessus de la porte quand vous êtes entré ? Non ? C'est parce que cet endroit n'est pas un refuge pour sans-abris.

- Est-ce que j'ai l'air d'un sans abris ? fit-il d'un air faussement soucieux.



- Sortez.

Et le ton était glacé. Les yeux de Tobias s'éclipsèrent pour se plonger dans le vide un court instant, à la recherche de l'inspiration venue du néant.

- C'est impossible, j'attends mon ami Marc Vicodine qui, en cet instant, doit être en train de se faire percer la cervelle.

Tobias lut dans les yeux de Mathilde que si elle pouvait grogner et mordre, elle le ferait.

- Je ne vous connais pas, mais je peux vous certifier que si je vous connaissais, je vous détesterais.

Tobias eut un petit sourire doux-amer.

- Vous êtes une très mauvaise réceptionniste, Mathilde, heureusement que vous n'êtes ici qu'en remplacement parce que Sitten manque encore de personnel en France.

Le mouvement de recul qu'elle effectua s'accompagna d'un tressaillement.

- Comment savez-vous... ?

- à part le fait que je suis venu hier et que ce n'était pas vous qui étiez assise sur ce siège, mais une jeune demoiselle bien plus aimable que vous, même avec un enfoiré de mon calibre ? Vous êtes trop virulente et vous perdez votre sang-froid dix fois trop rapidement pour pouvoir conserver un tel poste beaucoup plus longtemps qu'un mois. Dans de telles conditions, il serait stupide d'en faire votre métier.

- Allez vous asseoir.

- Tout ce que vous voudrez, ma chère Mathilde.

Elle leva les yeux au ciel, exaspérée. Tobias retourna s'asseoir et se laissa tomber dans le siège près de la porte rouge. Il ressortit son stylo de la poche de sa veste et recommença à le faire tourner entre ses doigts avec une agilité remarquable.

~

- Dégage de là ! 'Y en a qui travaillent !

L'employé communal décocha un coup de pied dans le flanc du SDF qui somnolait contre un mur dans le métro, emmitoufflé dans un vieux manteau, juste devant un emplacement publicitaire vide. Sa barbe s'anima et laissa échapper un grognement de douleur. Il ne savait pas vraiment ce que voulait le grand crétin avec son gros rouleau, son seau et son balai, mais il préférait ne pas se faire tabasser pour rien. Il s'aida de sa canne pour se remettre sur ses jambes et s'éloigna de quelques mètres d'un pas claudiquant.

Il se laissa glisser contre un distributeur en tentant d'oublier la douleur que lui procurait sa jambe droite raidie. Il était relativement tard et il n'y avait plus beaucoup de monde dans les entrailles de Paris, il décida d'essayer de deviner sur quoi portait l'affiche que le grand crétin allait coller. Elle était très rouge, un rouge qui se remarquerait assurément sur les nuances de gris du métro. Quelque chose y était inscrit avec des lettres d'un blanc si intense qu'elles avaient l'air phosphorescente dans la semi-obscurité. *Il était une fois... Et après ?* Puis un nom étrange juste en dessous *Sitten*. Le vieux SDF en conclut que soit cette pub était très mal conçue, soit elle n'en était pas une, soit la rue avait fini par lui faire perdre ses capacités de réflexion les plus élémentaires.

~

- Dites-moi... ça fait combien de temps que ce cher Marc est allé se faire lobotomiser ?

- Je peux déjà vous dire que ça ne fait qu'un quart d'heure que vous m'avez posé cette question pour la dernière fois.

Mathilde n'avait quasiment pas montré de signe de perturbation, mais Tobias était certain qu'intérieurement, elle bouillait de l'enterrer sous une montagne d'insultes et peut-être même d'immondices véritables.

- Merci beauc...

Tobias fut coupé par une vieille femme qui déclencha les portes coulissantes transparentes donnant sur la rue. Elle jeta un regard suspicieux à Tobias, qui, avec sa barbe de trois jours, son vieux jean et ses baskets fatiguées, pouvait passer pour une sorte de d'épave de drogué, échoué là par les douces vagues d'un trip. Mais elle n'eut pas le temps de s'abimer dans sa critique intérieure de Tobias. La porte rouge s'ouvrit brusquement, comme si un ouragan faisait rage juste derrière. La scène qui se révéla aux trois spectateurs amena la vieille dame à pousser un cri indigné et choqué. Avec une démarche presque comique, elle fit demi-tour de son pas le plus rapide. La réceptionniste était sans voix, la bouche légèrement entrouverte, visiblement en proie à la panique. Tobias lui-même s'était tu, son cynisme ne trouvait rien à redire à cette scène totalement inédite.



Marc Vicodine se tenait dans l'encadrement de la porte, le souffle court. Une de ses mains serrait étroitement une feuille de papier maintenant froissée, et l'autre se tenait la tête comme si elle allait se décrocher. Le col et les épaules de sa chemise étaient imbibés de sang tout frais encore bien rouge. Attaqué par un vampire étrange qui l'aurait mordu non pas dans le cou, mais au niveau de ses lobes temporaux, pour aspirer un peu de son cerveau en même temps que son sang.

- Vous n'auriez pas du revenir par ici ! s'exclama Mathilde d'une voix très haut perchée.

- Il n'aurait surtout pas du sortir du tout avant que ses "petites fuites" ne soient réparées, dit Tobias.

Marc les regarda tour à tour, avec des yeux d'aliéné. Il déglutit avec difficulté, ravalant sa peur.

- Je vais mourir... demain. Je vais mourir demain, annonça-t-il.

La réceptionniste avait décroché le téléphone et composé un numéro, mais elle n'osait pas parler. Elle tenait le combiné serré contre sa joue, et ne communiquait à son correspondant que sa respiration lente et profonde. Tobias avait reçu les mots de Marc comme une décharge électrique ; il s'était relevé d'un bond et placé juste en face de lui.

- C'est ce truc qui vous dit que vous allez mourir ? demanda-t-il en désignant le papier chiffonné, si précieux au jeune homme.

Marc hocha la tête et consentit même à lui tendre la feuille. Tobias s'en saisit vivement, tandis que Marc se laissait maladroitement tomber sur le fauteuil que l'autre occupait avant de bondir. La voix de Mathilde résonnait dans le hall alors qu'elle requérait la présence immédiate d'un médecin et d'un garde de la sécurité. Sa voix pouvait paraître calme et assurée, mais le tremblement de sa main lorsqu'elle reposa le combiné indiquait exactement le contraire.

Tobias relut la feuille plusieurs fois d'affilé. Ses yeux verts sondaient les caractères d'imprimerie comme il sondait l'âme des gens par leurs yeux - ou parfois par d'autres parties de l'anatomie humaine lorsqu'il s'agissait de jolies femmes. Le document, comme il s'y attendait était un rapport d'avenir.

- Monsieur Vicodine, je vais vous demander de rester ici, nous allons nous occuper de vous dans un instant, dit Mathilde.

- Non, nous allons partir, dit Tobias en fourrant le rapport d'avenir dans sa poche.

- Il n'en est pas question, il est impératif que monsieur Vicodine reste ici.

Tobias attrapa Marc par le bras et le força à se relever avec vigueur.

- Dépêchez-vous, il faut déguerpir ! l'exhorta-t-il.

- Pourquoi ?

- Vous tenez vraiment à vous faire ausculter par un médecin qui travaille pour l'organisme même qui vient de vous annoncer que vous alliez mourir demain ? Personnellement, j'aurais quelques réticences...

- Mais...

- Taisez-vous et courez, espèce de crétin !

Il lui administra une tape dans le dos comme il l'aurait fait sur l'arrière train d'un cheval. Mathilde accourue, décidée à rattraper Marc avant qu'il ne s'échappe dans la rue. Tobias attendit qu'elle passe juste à côté de lui pour placer sa jambe en travers de sa course. Son cri fut à l'image de sa chute : très bref. Elle imagina sa tête en mille morceaux écarlates sur le sol blanc quand elle heurterait le coin du second fauteuil. Il n'en fut rien. Sa tête rebondit par terre, *poc*, puis elle poussa un faible gémissement.

- Oups, murmura Tobias.

Une porte camouflée derrière le bureau de Mathilde s'ouvrit à la volé. Tobias n'attendit pas de connaître le cadeau très spécial qui en sortirait pour déguerpir.

Fini pour le premier chapitre (il n'y en a que deux).

J'espère que ça vous a plu, et si vous êtes arrivés jusque là, que vous ne vous êtes pas trop ennuyés.

La suite viendra... euh... je sais pas... Je vous fais attendre ou pas ? Grave question... Bon, on verra, pas plus de deux semaines en tout cas ^^



Fuite et Fin

Et voilà la fin, même si je n'en suis que très peu satisfaite.

J'ai même décidé d'écrire une suite, voire de tout réécrire. Je pense qu'il faut que je creuse un peu plus cette idée.

Bon assez de blablah, voilà la suite, et j'espère que ça vous plaira un peu plus qu'à moi ^^

Bonne lecture =)

- Stop ! cria un homme en costume noir juste avant que les portes automatiques ne se referment dans le dos de Tobias dans un petit sifflement.

Malgré ses blessures crâniennes qui continuaient à saigner, Marc avait déjà pris une belle avance. Tobias le repéra qui courait, engagé dans la voie à sa droite. Parfait. Il n'était pas très loin de sa voiture.

- VICODINE !

Tobias ne put s'empêcher de relever et de s'amuser de l'incongruité de hurler le nom d'un analgésique dans la rue, même si la situation ne le permettait guère.

- ARRÊTEZ-VOUS ! C'est ma voiture ! Celle à côté de vous !

Marc se retourna sans montrer aucun signe de décélération et jeta un regard éperdu à Tobias. Il y avait un mélange de peur et de d'indécision dans ses yeux sombres. Il fuyait, mais ne savait où aller.

- Merde, jura Tobias quand Marc accéléra le pas et dépassa sa voiture.

Il savait que Costume Noir était à leurs trousses, et comme l'habit ne fait pas le moine, il ne courait sans doute pas comme un pingouin. D'ailleurs, Tobias pouvait entendre son pas lourd marteler le sol derrière lui. Costume Noir aboya à nouveau son ordre de stopper. Un chien de chasse avec des chaussures vernies.

Dès qu'il fut à la hauteur de sa voiture, Tobias sauta à l'intérieur et démarra en trombe. Costume Noir ne parut pas s'en formaliser, il avait déjà repéré Marc depuis longtemps et il gagnait même du terrain sur lui. Il devait être motivé par le chèque bien juteux que Sitten réservait à ses employés. Tobias le dépassa sans problème, même avec son archaïque berline dont la fabrication avait été abandonnée depuis belle lurette. Il rattrapa très vite Marc et ralenti l'allure pour se maintenir au même niveau que lui. Il s'aplatit sur le siège passager pour ouvrir la portière tout en dirigeant le volant du mieux qu'il pouvait.

- Montez, espèce de tête de mule ! cria-t-il à Marc.

- Non !

- Montez ! Le chien de chasse en costume va vous rattrapez !

- Je n'ai ... pas besoin... de vous ! s'obstina Marc, visiblement à court de souffle.

Tobias soupira, se redressa sur son siège, puis redressa sa trajectoire pour rester sur la route et conservez une voiture en état de rouler.

- écoutez, vous ne m'aimez peut-être pas beaucoup - personne ne parvient à m'apprécier à moins de 10 mètres - mais, je pense que vous aimerez encore moins de vous faire trouser la peau.

- C'est déjà fait.

- Oh, je vois, monsieur a de l'humour même dans les pires situations, quel héroïsme...

Marc jeta un oeil en arrière, Costume Noir Acharné n'était plus qu'à cinq mètres de lui et venait d'aboyer une nouvelle fois.

C'est alors que le coup de feu retentit. Un épouvantable fracas ébranla les tympans des deux fuyards. Marc était certain d'avoir senti la balle frôler son épaule. Il dut juger que son meilleur espoir résidait dans la voiture de Tobias, car il se jeta sur le siège passager avant. Ses pieds butèrent dans une masse sur le tapis de sol.

Marc sut ce que c'était avant même qu'il ne le ramasse.



Un pistolet d'un noir mat. Un Glock 17 troisième génération. L'arme était légère, toute en polymère sombre. La sécurité était la plus simple du monde. Un levier sur la détente. Il suffisait donc de presser la gâchette.

Il baissa la vitre.

Il sortit la tête de la voiture. Tobias lui demanda ce qu'il foutait, bordel.

Il se contorsionna pour passer les mains et les bras hors du véhicule.

Il vit Costume Noir qui le visait.

Il visa. Il tira.

Il cligna des yeux. Costume Noir s'était écroulé presque immédiatement après que le coup soit parti. Il avait été touché quelque part dans la poitrine. Marc l'avait ressenti comme si c'était lui qui avait reçu la balle, pourtant, il avait la conviction que cet acte était parfaitement justifié et qu'il s'inscrivait dans la logique des événements. Il se repositionna correctement sur son siège, la respiration hachée. Tobias était blanc comme de la poussière de craie.

- Vous êtes cinglé, Vicodine, cinglé... Vous portez un peu trop bien votre nom... murmura Tobias.

Un horrible silence rythmé par le vrombissement du moteur densifia l'air autour d'eux, déjà alourdi par la gravité de la situation. Tobias fixait la route, le visage fermé. Marc fixait le Glock qui pendait, telle une extension morte et atrophiée de sa main. Il frémit. La scène repassait dans sa tête, avec chaque fois, un gros plan sur Costume Noir qui s'écroulait, désarticulé comme une poupée de chiffon. Et lui... froid, sans émotion, appuyant sur la détente le plus naturellement du monde. C'était pourtant la première fois qu'il manipulait une arme à feu.

Lorsqu'il avait lut son rapport d'avenir - toujours sous l'effet de l'anesthésie - une révolte sourde avait gonflé dans son ventre pour remonter jusque sous son crâne et y éclater. Un zeppelin allemand en flammes dans sa cage thoracique ; un champignon atomique à la place du cerveau. Il revoyait encore la simple phrase qui avait causé ce désastre, elle serait toujours tatouée sur chacun de ses neurones. La date du lendemain, et ça : "*Vous serez mort*". Il ne voulait pas mourir, à n'importe quel prix, même au détriment de la vie d'un autre, avait-il cru. Mais il s'était trompé. Lourdemment. Il avait tiré sur un homme, sur quelqu'un qui devait vouloir vivre au moins autant que lui. Et même si cette simple idée le répugnait, quelque chose en lui continuait à approuver l'acte ignoble qu'il venait d'accomplir. Une sorte de paranoïa latente s'était éveillée quand il avait su qu'il devait mourir moins de vingt-quatre plus tard.

Il déposa le Glock dans la boîte à gant avec une déférence que lui-même trouva répugnante, mais dont il ne put se départir. Quel genre d'homme pouvait bien être ce Tobias Hughes pour posséder un semi-automatique dans sa voiture ? Sûrement pas le genre conventionnel, ni le genre altruiste.

- Mais pourquoi avez-vous tiré sur cet homme, bon sang ? lâcha enfin Tobias.

- Pourquoi avez-vous une arme dans votre voiture ? répliqua Marc.

- J'ai posé la question le premier.

Marc avait des tas d'autres questions à poser à Tobias, et les réponses à ces questions entraîneraient fatalement des montagnes d'autres nouvelles questions. Seulement, il ne savait même pas si cet espèce d'enfoiré daignerait répondre à une seule d'entre elles, et qui plus est, si lui-même ne livrait pas un peu de sa propre histoire. Contenter Hughes un minimum lui apparut comme un bon calcul. Il laissa aller sa tête en arrière et se passa une main dans les cheveux. Il s'aperçut qu'elle tremblait. Mais aussi que ses *petites fuites* ne laissaient plus s'écouler de liquide écarlate visqueusement vital.

- J'ai tiré parce que... parce qu'il le fallait.

- Vous vous foutez de moi, ou quoi ?

- Non. Vous aviez dit vous-même qu'il n'hésiterait pas à me trouer la peau. Et il avait tiré sur moi. C'était de la légitime défense.

Marc tentait de donner à sa voix une assurance inversement proportionnelle à celle qu'il possédait vraiment.

- Vous êtes un abruti, Vicodine. Je vous ai dit qu'il vous tirerait dessus pour vous faire peur et que vous montiez dans cette voiture, sûrement pas pour que ce soit vous qui lui tiriez dessus. Bien sûr qu'il ne lancerait pas trois bisounours et un petit poney à nos trousseaux, mais de là à ce qu'il tire sur un simple client un peu secoué...

- Mais, il a... , voulu protester Marc.

- ... tiré en l'air, finit Tobias en marquant sa voix rauque d'une dureté amplifiée. Il a tiré en l'air, Vicodine. Je l'ai vu. Vous représentez un potentiel arrêt du développement de Sitten en France, ils sont avides et ils vous liquideront peut-être, mais de façon beaucoup plus insidieuse. Empoisonnement, par exemple. Je peux vous assurer qu'il voulait juste vous intimider. Mais on dirait qu'il a fait bien plus. Il vous a rendu parano.

- Hughes, ce que vous faites n'a aucun sens.

- Quoi ?

Tobias venait de s'engager sur le périphérique, ils quittaient la capitale à toute allure. Il était à peine trois heures de l'après-midi, le trafic était plutôt fluide. Il dépassait les limitations d'au moins vingt kilomètres heures, mais il aurait été



exagéré de dire qu'il s'en formalisait, même en temps normal.

- Ce que vous faites n'a aucun sens, répéta Marc avec plus d'aplomb, sentant que Tobias était pris au dépourvu.
- *Tout* ce que je fais a un sens. Simplement, vous êtes trop idiot pour le saisir.
- écoutez, déposez-moi n'importe où dès qu'on aura quitté le périphérique, je ne sais même pas pourquoi je passe mes dernières heures avec vous.

Tobias poussa un grognement rageur. Il ressemblait à un lion qui a envie de rugir mais qui sait que ça serait inutile. Il projeta violemment sa tête en arrière contre l'appuie-tête et se mordit la lèvre inférieure. La ligne de ses sourcils se modifia, elle descendit plus bas sur son front et s'assombrit.

- Je ne peux pas vous laissez, Vicodine. Comme je ne peux pas me permettre de vous laissez mourir.

Marc crut qu'il allait s'étrangler de surprise. C'était bien les dernières paroles qu'il s'attendait à entendre de la bouche de Hughes.

- Mais qu'est-ce que vous me voulez ? Vous ne pouvez pas me laisser tranquille ? Sans vous, je serais peut-être en train de rentrer chez moi avec un bandage sur la tête.
- Ou peut-être que vous seriez en train de vous faire interner suite à un diagnostique de paranoïa pathologique établi par un médecin de chez Sitten.
- Cette conversation ne nous mène nulle part.
- Très bien, j'avais l'intention de me taire de toute manière, vous êtes exaspérant, vous savez ?
- Allez vous faire foutre, Hughes.
- Merci beaucoup, Vicodine.

Tobias pressa un bouton de l'autoradio. Une chanson à la batterie et aux guitares endiablées s'éleva dans la berline. Elle envahit délicieusement le cerveau de Tobias qui ne se soucia plus que de la route et de la musique. Il ne savait pas où aller, mais il savait que c'était loin, très loin de Sitten. La voix mélodieuse, bien que légèrement éraillée du chanteur emplissait tout l'espace, surtout lors du refrain. Tobias avait l'impression que les automobilistes qu'il dépassait pouvaient entendre la même musique qu'eux.

Have you heard the news that you're dead?

No one had much nice to say

I think they never liked you anyway

Oh take me from the hospital bed

Wouldn't it be grand to take a pistol by the hand?

Tobias se délectait, il adorait cette chanson. Marc, en revanche, fronçait les sourcils au fur à et mesure qu'il comprenait son sens, et Tobias n'en était que plus satisfait. Le morceau suivant s'annonçait tout aussi jouissif. Du punk-rock corrosif. Un air tout aussi entraînant et des paroles encore plus explicites.

Ha Ha you're dead

The joke is over

You were an asshole

And now you're gone

Tobias dut se faire violence pour ne pas sourire et conserver son air impassible, quand Marc, à cran, baissa fébrilement le volume. Il fit le pari qu'il craquerait à la prochaine chanson.

You must die I alone am best! certifia une voix saturée de folie.

Tobias observa Marc en coin. Il le vit déglutir péniblement et ouvrir un bouton de sa chemise. Le jeune homme se raidit au moment où le refrain s'amorçait.

Die die die die die die die

Die die die die die die die

- Qu'est-ce que vous voulez, Hughes ? Me rendre cinglé ? Je croyais que c'était déjà fait.

- Yes ! Gagné, se félicita Tobias.

- Vous êtes un sale con.

- Je sais.

- Qu'est-ce que vous voulez ? insista Marc en arrêtant l'autoradio.

- Pour l'instant, me rendre le plus loin possible de Sitten.

L'apathie grinçante de Tobias ne convenait pas du tout à Marc. Il ne réagissait pas comme il se devait. Il aurait du être encore sous le choc de transporter quelqu'un qui n'avait pas hésité à en blesser un autre - Marc se refusait à utiliser le



mot "tuer", même en pensées. Il aurait même pu le jeter dehors sans ménagement. Au lieu de ça, depuis le début, depuis qu'il lui avait adressé la parole, Hughes se comportait comme si Marc était important à ses yeux, mais seulement pour satisfaire un quelconque plaisir sadique.

Marc décida de reprendre le contrôle des événements. Après tout, c'était ses dernières heures qu'il vivait. Il était conscient que pour tenir tête à Hughes, il lui faudrait plus que de simples mots, si menaçants soient-ils. La joute verbale était manifestement, le terrain de prédilection de Hughes. Il avait besoin de quelque chose comme... un Glock 17 troisième génération. Marc saisit le pistolet, et braqua le canon directement sur la tempe de Tobias.

- Je me demandais quand vous en viendriez aux poings. Je vois que pour une fois, vous m'avez devancé, déclara sereinement Tobias.

- Pour une fois, taisez-vous, enjoignit Marc, et répondez. Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi est-ce que vous agissez comme ça ? Pourquoi moi ? C'est vous qui avez manigancé tout ça ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? Je vous ai piqué votre femme, c'est ça ? Vous voulez me tuez, ou me torturer psychologiquement ?

- Me piquer ma femme ? Wow, je ne pense pas qu'elle aurait apprécié, même si elle ne m'aimait plus beaucoup vers la fin. Plus sérieusement, si vous me tirez dessus, je meurs, si je meurs, non content de commettre votre deuxième meurtre de l'après-midi, vous commettrez votre premier suicide.

- Répondez, cette fois, Hughes, répondez.

Marc pressa le levier de sécurité sur la gâchette. *Clic*. Le coup pouvait maintenant partir à tout moment. Il nota avec une délectation coupable qu'une veine avait palpité sur la tempe du quadragénaire.

- D'accord. Vous avez peut-être le droit de savoir, finalement. Mais ne croyez pas que je vous parle de ça uniquement parce que vous braquez ma propre arme sur ma tempe, parce ça serait complètement faux... S'il vous plaît, baissez votre arme, je vous jure que je vais tout vous expliquer. Baissez-la, Vicodine.

Marc rangea le Glock dans le vide poche de sa portière afin d'être sûr que Tobias ne s'en saisirait pas. Il sentait le pouvoir que conférait la possession d'un tel objet, mais aussi, plus intense encore, la menace qu'il incarnait.

- Allez-y, je vous écoute.

Tobias soupira, sans doute de lassitude, probablement de soulagement.

- Eh bien, je... je vais commencer par ce pistolet justement. Je l'ai acheté hier matin, illégalement. La procédure légale aurait été beaucoup trop longue pour ce que je comptais en faire. Tout de suite après, je me suis rendu chez Sitten, comme je l'avais prévu la veille. Il fallait absolument que je sache ce que me réservait le futur. Il fallait que je sache si... Si ma vie avait un sens. En fait je...

Tobias poussa un râle de frustration. Il s'était juré de ne parler de ça qu'en cas d'extrême nécessité. Ce qui était malheureusement actuellement le cas. La masse mate du Glock veillait dans le vide poche.

- Je suis maniaco-dépressif.

- Quoi ?!

C'était pire que tout. Marc était dans une voiture conduite par un maniaco-dépressif. Et c'était lui le cinglé ! Insensée, toute cette histoire n'était que la succession des événements les plus tragiques et improbables qu'il puisse lui arriver.

- Ma femme est partie depuis une semaine maintenant, et... cette espèce de charogne a cru très malin de ne pas renouveler mon stock d'antidépresseurs et même de les remplacer par des anxiolytiques. Elle voulait me faire souffrir autant que je l'ai fait souffrir, je pense. Et elle a réussi. Ça faisait plus de cinq ans que je n'avais pas fait de dépression aussi grave.

Marc se demandait si sauter immédiatement de la voiture ne présentait pas moins de risque que de se laisser conduire par un dingue lunatique.

- Mais mon rapport d'avenir prouvait que ma vie avait toujours du sens, et ce, pour longtemps. Il était inscrit que pas plus tard qu'aujourd'hui, je devais sauver une vie en revenant à Sitten. Estimant ce fait assez glorieux pour le vivre, je suis passé à la pharmacie pour regonfler mes stocks de médicaments.

- *Sauver une vie* ? répéta Marc, se convaincant qu'il avait bien entendu. Et vous... vous pensez que c'est de la mienne qu'il s'agit, c'est ça ?

- Je pense en effet, qu'il est hautement probable qu'il s'agisse de votre vie.

- Je ne suis pas d'accord.

- Comment ?

- Il ne peut pas s'agir de moi, il écrit sur *mon* rapport d'avenir que je vais mourir demain. Ou plutôt, que je serais mort au plus tard demain. Par contre... il est possible qu'il s'agisse en fait de la vie du vigile sur lequel j'ai tiré.

- Il se peut aussi que votre rapport d'avenir soit erroné. Sitten présente un taux d'erreur minime, il est vrai, mais l'erreur existe bel et bien. Sans compter que Sitten ne fait que tester le marché français.

Marc réalisa qu'il ne croyait pas tellement à cette théorie car il était profondément convaincu de l'exactitude de la



prédiction de Sitten. Peut-être parce qu'il trouvait qu'une mort étrange valait mieux que la vie banale que lui réservait celle de Lydia.

Tobias n'ajouta rien d'autre. Dans un cliquetis caractéristique, il se contenta tirer une boîte translucide, remplie de petite pilules blanches, de la poche de son jean et d'en avaler une promptement. La berline antédiluvienne quitta enfin le périphérique pour s'engager sur une autoroute en direction de Strasbourg.

~

- Vous voyez, vous n'êtes pas mort, Vicodine. Et nous sommes après-demain.

Marc se redressa sur sa couchette.

- Je suppose que vous êtes content de vous, Hughes, dit amèrement Marc. Vous aviez raison. Vous m'avez sauvé la vie.

Il se leva et se rapprocha des barreaux de sa cellule. Tobias avait calé sa tête entre deux barres d'acier et campé des mains de chaque côté. Son regard vert pénétrait Marc et lui fouillait les entrailles. Il avait l'impression de passer une IRM.

- Le garde de Sitten est mort hier soir, à l'hôpital.

Le visage de Marc s'assombrit, même s'il avait le teint plus pâle qu'un tableau blanc.

- Vous allez bien ? demanda Tobias sur un ton de sollicitude très inhabituel.

- Je ne sais pas. Je ne suis pas mort, mais... je vais être jugé pour meurtre. Je n'arrive toujours pas à décider ce qui est le pire.

Tobias lui adressa un de ses sourire un coin, regorgeant de sous-entendus ironique, mais c'était toujours un sourire, et c'était mieux que du mépris.

- Le pire, c'est de s'être fait cueillir au péage.

Malgré tout le poids de ces quelques heures fatidiques durant lesquelles sa vie avait brusquement basculé dans le drame, Marc parvint à esquissier un sourire en retour. Il reflétait le cynisme que Tobias affichait en permanence.

- Je croyais que vous aviez fait exprès qu'on se fasse prendre. Après tout, il ne peut pas arriver grand chose à quelqu'un qui est en cellule.

- Il se peut que cette idée m'ait traversé l'esprit. Mais il se peut qu'une autre pensée l'ait écrasée sur ses roues.

- Je vous détesterais toujours pour ça, vous savez. J'ai passé la pire journée de ma vie hier, par votre faute... ou grâce à vous, je ne sais même pas quoi penser... je vous hais... vraiment... pourtant...

Les yeux de Marc ne regardaient plus Tobias, même s'ils étaient dirigés vers lui. Il retourna s'asseoir sur sa couchette, profondément plongé dans ses pensées. Ici, c'était la seule chose qu'il pouvait faire, penser. Tout à coup, Marc se tourna vers Tobias à nouveau.

- Votre femme n'est pas revenue, après ce haut fait ?

Tobias parut sortir lui aussi d'une intense réflexion, il jeta un regard étonné à Marc. ça n'était pas le genre de question que l'on se posait quand on croupissait en prison. Mais ce Vicodine n'était exactement le genre de personne à qui on pouvait appliquer le qualificatif "anodin".

- Vous rigolez ? Je préfère mille fois ces petits bijoux à ma femme, s'exclama Tobias en secouant la boîte d'antidépresseurs. Même si elle revenait, je lui claquerais bien fort la porte au nez... Elle pourrait peut-être se refaire celui qu'elle voulait, comme ça...

- Hughes, pourquoi vous êtes venu ?

Parce que j'avais oublié combien vous étiez idiot et agaçant, fut la première réponse qui surnagea dans l'infecte bouillie qu'était la pensée de Tobias. Il brûlait vraiment de prononcer ces mots, mais, pour la première fois depuis longtemps, il s'en abstint. Après tout, cet idiot agaçant était la seule personne qui le connaissait un minimum et ne refusait pas de lui parler.

- Parce que. Peut-être que je vous aime bien, finalement.

Tobias ne sut pas si c'était une forme de reconnaissance ou bien des larmes qui brillèrent alors dans les yeux bruns de Marc. Quoi qu'il en soit, le jeune homme était conscient de l'effort que de tels mots lui avaient imposé.

- J'espère que vous sortirez rapidement d'ici, ajouta Tobias.

- Allez demander à Sitten, peut-être qu'ils ne se tromperont pas cette fois-ci.

- Ils...

La suite de la phrase ne vint jamais. Les lèvres de Tobias s'immobilisèrent soudain, alors qu'elles formaient le mot suivant. Il secoua la tête, et reprit :



- Il faut que j'y aille. Au revoir, Vicodine.
- Je vous verrais au procès...

Mais Tobias avait déjà fait volte-face. Il ne voulait plus que Marc sache que Sitten ne s'était absolument pas trompé. Il n'était venu que pour ça, que pour lui révéler la vérité sur son rapport d'avenir. Il sortit du Quai des Orfèvres et inspira à plein poumon l'air saturé en gaz d'échappements de Paris. Il ingurgita une pilule de paroxétine.

Tobias marcha d'un pas lent jusqu'à la bouche de métro la plus proche. Sa voiture avait subit quelques avaries l'avant veille. De toute façon, elle était beaucoup trop vieille et la police voulait la conserver comme pièce à conviction. D'ailleurs, il l'avait gardé comme pièce à conviction, lui aussi, pendant une journée entière. Dès sa sortie, Tobias avait filé chez Sitten. Quelque chose, un détail insignifiant, creusait son trou dans sa tête comme un ver solitaire.

Ce n'était plus Mathilde qui était à l'accueil. Dommage, il aurait bien aimé la pousser à bout de nerfs. Il avait demandé à accéder aux archives de Sitten afin de réimprimer son rapport d'avenir qu'il avait malencontreusement égaré. La charmante petite cruche de la réception s'était empressée de l'y conduire. Là, il avait lancé la réimpression du rapport d'avenir de Marc Vicodine. Il voulait vérifier. La clé de l'énigme se trouvait là, devant ses yeux. Il exultait. Le rapport d'avenir que Marc s'était vu attribuer était incomplet. Ce détail minuscule, en fait, le plus petit détail que l'on pouvait trouver, ce détail renfermait le fin mot de l'histoire. Tobias avait remarqué qu'il n'y avait pas de point après *mort*. Or, sans point, une phrase n'est pas terminée.

Tobias s'engouffra dans une rame de métro qui ne ressemblait à une boîte à sardine améliorée. Il prit place sur la banquette la plus éloignée possible des portes. Il détestait s'asseoir près des portes. Ancienne phobie métropolitaine. De la poche de son jean, Tobias sortit le véritable rapport d'avenir de Marc Vicodine. La première phrase n'était plus "*Vous serez mort*", mais "*Vous serez mortifié, car incarcéré pour meurtre et délit de fuite*." Sitten ne s'était pas trompé.

Il déplia son propre rapport d'avenir. "*Vous sauverez une vie lorsque vous retournerez sur vos pas*." On aurait presque dit un horoscope. Tobias avait une petite idée de l'interprétation qu'il devait tirer de cette phrase, mais même à lui, elle lui semblait tirée par les cheveux. Tirée par les cheveux d'un chauve. Il était possible, que ce soit sa propre vie qu'il ait sauvé.

Tobias froissa les rapports d'avenir en une grosse boulette et la jeta dans la poubelle la plus proche. La rame s'arrêta à une station. Avant que le métro ne redémarre, il eut tout le loisir de lire une énorme publicité d'un rouge criard. En blanc, il était écrit *Il était une fois... Et après ? Sitten*. Un SDF somnolait sous l'affiche. Tobias se dit qu'il personnifiait parfaitement l'état mental de ceux qui faisaient appel à Sitten. On ne veut connaître son avenir que lorsque son présent devient insupportable.

FIN

Pour ceux que ça intéresse, les chansons citées sont de My Chemical Romance, Green Day et The Bloodhand Gang.

Voilou, n'hésitez pas à me faire savoir ce que vous en pensez ! (même si vous pensez que ça vaut pas un clou).



Les autres fictions de Mantelia :

V. <https://www.manyfics.net/fiction-ficid-226.htm>